CHAPITRE II

Stagnation des idées relatives aux rapports des vivants avec le monde invisible, pendant le Moyen âge et les Temps modernes ; l'influence du catholicisme réduit toutes ces questions à une seule formule : sorcellerie. — A la fin du XIXe siècle, le spiritisme ramène l'esprit public sur les mystère de la vie d'outre-tombe. — La réincarnation. — La naissance. — La mort. — Les influences invisibles sur les masses et les individus. — La fatalité n'est pas autre chose que la loi de pesanteur des conséquences. — Formation des corps inorganiques. — Origines de la vie terrestre. — Le minéral, le végétal, l'animal. — Théorie de M. le Dr Fauvelle, tableau du règne végétal et du règne animal. — Pourquoi le mobilier de la Terre est limité relativement à la multitude des germes. — Principe immatériel, électricité et magnétisme. — Vies progressives, instinct, intelligence. — Le périsprit et les fluides, leur action. — Libre arbitre. — Rapport des morts et des vivants, bons et mauvais fluides périspritaux, développement du cerveau par le travail. — L'Hérédité. — Les Castes. — Les animaux. — Solidarité universelle.

Nous venons d'étudier les doctrines de l'antiquité sur la destinée des âmes : essayons maintenant de pénétrer dans les sociétés filles du christianisme et de comprendre les transformations que des siècles de révolutions matérielles et intellectuelles ont apportées à cette question toujours brûlante de la vie de l'âme au delà de la tombe.

Nous ne nous arrêterons ni au Moyen âge ni aux Temps modernes qui ont précédé la Révolution française ; là, ni observations à faire, ni documents historiques ou littéraires à consulter sur la question qui nous occupe. Ceux qui virent les âmes des morts durant ces longs siècles

d'ignorance philosophique, de fanatisme, de despotisme, eurent un sort uniforme; ils étaient condamnés au supplice comme sorciers : bien heureux si, par grâce spéciale, ils échappaient à la torture et n'étaient que brûlés !

Un seul exemple nous suffira : celui de l'héroïque Jeanne d'Arc. Tout a été dit sur cette noble victime condamnée au bûcher comme relapse et sorcière[1]. Faisons remarquer seulement que si, dans cet ordre d'idées, le voyant laïque était déclaré bon pour l'autodafé, il n'en était nullement ainsi lorsqu'il s'agissait d'un voyant tonsuré; dans ce dernier cas les âmes qui se manifestaient étaient celles des saints, et le phénomène prenait le nom de *miracle* : on n'a, pour s'en convaincre, qu'à consulter la collection des bollandistes.

Nous passerons sous silence les tentatives faites aux heures sombres du Moyen âge afin d'obtenir des concours occultes, soit pour commettre des crimes, soit pour conquérir la fortune; envoûtements, philtres, folies féroces de toutes natures rentrant dans cet ordre de choses, sont connus de ceux auxquels l'histoire de ces périodes troublées inspire quelque intérêt.

Avec la fin du XIXe siècle, nous nous trouvons en présence d'un corps de doctrine sur la destinée des âmes, élaboré, logique, répandu dans le monde civilisé (Espagne, Italie, Angleterre, France, Russie, Amérique, etc.), ayant des adeptes dans tous les rangs de la société, depuis l'humble

1. *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, par Joseph Fabre. 1 vol. in-16, Hachette et Cie.
Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, par Joseph Fabre. 2 vol. in-16, Hachette et Cie.

travailleur jusqu'au savant autorisé, et dont le recensement, s'il pouvait se faire, causerait une véritable surprise à ses ennemis et à ses détracteurs. Nous voulons parler du spiritisme, basé sur les principes de l'éternelle morale qui éclaira toujours le monde à travers la diversité et souvent, hélas! l'obscurité des formules religieuses, qu'elles s'appellent mosaïsme, bouddhisme, paganisme ou christianisme.

Cette doctrine semble destinée à une influence prépondérante sur l'avenir des sociétés humaines : non seulement elle est morale, enseignant la fraternité, l'égalité des hommes devant la loi divine, mais elle est scientifique et touche aux spéculations de la vie intellectuelle par ses théories transformistes et sélectionnistes, en complète harmonie avec les découvertes journalières des sciences naturelles.

Née parmi les humbles qu'elle consolait, elle ne se manifesta au début que par des conseils de morale, des appels à la résignation à l'adresse de ceux que la vie maltraite : fille du Christ dont elle reprend et continue les enseignements, elle donne aux cœurs avides de lumière morale, les explications, les conseils, les encouragements. — Jésus disait : « Rendez à César ce qui appartient à César », ou bien : « Votre royaume n'est pas de ce monde ». Ces paroles étaient un peu énigmatiques. Le spiritisme les explique, transcrivant la première ainsi : « Si tu es opprimé, c'est que dans une vie précédente tu as été oppresseur; peine du talion »; la deuxième : « Si tu es malheureux en ce monde, c'est que ta vie passée exigea le retour ici-bas, avant d'entrer dans un meilleur séjour ».

En moins de trente années, le spiritisme s'infiltra dans presque toutes les couches sociales. Vainement ses ennemis essayèrent la persécution du ridicule, la plus puissante cependant : depuis le premier jusqu'au dernier des sacristains, il n'est injures, les unes bêtes, les autres plaisantes, qu'ils ne déversèrent sur les adeptes de cette doctrine. Mais ceux-ci, indifférents, acceptèrent tout, riant eux-mêmes de cette rage haineuse et incompréhensible; les accusations les plus invraisemblables les laissèrent indifférents. On leur a reproché de n'être pas des hommes de science, mais les savants ne s'occupent guère de ces questions. Ils ont donné simplement le résultat de leurs expériences : adressons-leur donc des remerciements pour avoir remis à l'ordre du jour une question utile à l'avenir de l'humanité, et rectifions leurs erreurs..., s'il y a lieu.

Tout d'abord, quelle est la logique de cette doctrine? Celui qui n'accepte pas, et il a raison, les faits qu'elle avance sans la démonstration de leur enchaînement, dira pourquoi.

Quel rôle jouent-ils dans l'organisme universel?

Nous répondrons :

Le point de départ est la réincarnation, en germe déjà dans la métempsycose, dont il était question plus haut. Les mêmes êtres reviennent longtemps sur la Terre afin de développer leurs capacités cérébrales par le travail et de devenir aptes à un fonctionnement supérieur.

Le sauvage des premières sociétés est l'homme d'aujourd'hui; l'homme d'aujourd'hui est celui de l'avenir. La Terre à civiliser et à moraliser, tel est son champ de culture; la science à découvrir et à développer, tel est son but forcé, obligatoire; la morale à comprendre, à pratiquer, tel est le mât glissant qu'il doit gravir jusqu'au sommet et d'où il retombe... hélas! avant d'atteindre le but.

Après la mort, phase de la vie universelle qui s'accomplit, soit du fait de la maladie, soit du fait de la désagrégation naturelle de la matière, l'homme, dépouillé de son organisme *terrestre*, voit plus clairement ce qu'il est; il reçoit très probablement dans sa nouvelle situation des éclaircissements relatifs à cette mutation perpétuelle des formes qui s'engendrent les unes les autres : et sur la nature bien comprise de ses actions, bonnes ou mauvaises, se base son retour à une nouvelle vie terrestre.

C'est alors qu'après un temps plus ou moins long il demande ou choisit, pour sa nouvelle incarnation, un corps en rapport avec les évolutions que son esprit aura à faire : par sa propre volonté, il appelle les éléments spéciaux nécessaires à son nouveau corps, et tisse en quelque sorte le vêtement sous lequel il s'abritera en son nouveau séjour terrestre.

Il est probable que des forces latentes et protectrices aident à la formation des corps matériels en supprimant ou augmentant l'action de certains fluides dont le concours est nuisible ou indispensable, suivant les phases de la future incarnation. La formation des corps matériels n'est sans doute pas autre chose qu'une matérialisation du fluide universel.

En présence des découvertes considérables de la science, on se demande si un jour ne viendra pas où, ayant réussi à décomposer et à recomposer la matière, l'homme pourra

atteindre ce but tant désiré, de la formation matérielle des corps.

Qu'est l'homme à l'origine de sa gestation? une force imperceptible... rien de plus; écoutons à ce propos la parole d'un grand penseur.

« Le germe, dit-il, que les naturalistes ont analysé avant et après le mélange des sexes, ne contient pour l'observateur qu'un principe occulte de développement. Il existe au début de tout être vivant, une puissance formatrice, en vertu de laquelle l'animal en formation s'approprie toutes les molécules nécessaires à son achèvement futur; plus cet être doit occuper une place élevée, plus cette force est grande et imprime aux éléments absorbés le caractère propre de l'individu qui se les assimile; mais il y a ici une loi qui domine ces développements : c'est que nul être n'occupe les degrés supérieurs de la vie sans avoir passé, durant sa période de formation, par les degrés inférieurs, d'où il résulte que tous les êtres se touchent originairement au point de départ, et qu'ils se distinguent ensuite les uns des autres, en s'arrêtant chacun à la limite de leur énergie conformatrice.

« Le plus haut placé sur l'échelle du règne organique, l'*homme*, avant de naître, a traversé dans le ventre de sa mère toute la création.

« Durant les premières semaines qui suivent la conception, on observe, dans le germe fécondé, les incarnations successives des types qui appartiennent d'abord à l'animalité la plus basse, puis qui se rapprochent successivement de l'homme. C'est d'abord quelque chose d'informe et de vague, le chaos de l'être ; puis, à cet état confus, succèdent

des ébauches qui, dans leur transition rapide, esquissent graduellement toutes les formes animales. La respiration, transportée successivement à divers appareils, avant de se centraliser dans le poumon de l'enfant, montre tout ce qu'a d'éphémère et de provisoire l'économie primitive des êtres.

« Les rapports entre les premières formations de l'homme et les très anciennes formations du globe, entre l'embryogénie et la géogénie, sont partout visibles : comme le monde s'est fait, l'homme se fait. L'être passe, ainsi que le globe terrestre à son origine, de l'état gazeux à l'état liquide, et de l'état liquide à l'état solide.

« Des créations nouvelles, qui se superposent continuellement aux anciennes, amènent ensuite l'organisme d'un ordre de choses très simple à un ordre de choses très compliqué ; les apparences animales glissent comme un souvenir sur l'organisation de l'homme embryonnaire, et cela dans leur ordre d'apparition à l'origine des choses. Les animaux sont, sur le globe, les représentants des divers départements de la nature ; ce congrès organique se tient, pour ainsi dire, dans l'embryon. Une rénovation perpétuelle de forme détache un à un, quoique fugitivement, tous les grands types qui existent sur la Terre.

« Les mêmes organes parcourent, comme dans l'échelle animale, différentes fonctions, dont les unes s'abolissent à la naissance, dont les autres se continuent, mais transfigurées. Ces évolutions de caractère, qui s'usent et se remplacent par degrés, ont pour résultat d'amener le germe, du point de départ le plus infime, de la simple vésicule, à la dignité constitutive de l'homme.

« La naissance marque pour le fœtus une révolution; il est difficile de concevoir, dans la vie du globe terrestre, un passage plus violent que celui des êtres animés au moment où ils s'échappent des ténèbres et des racines de l'utérus pour apparaître à la lumière.

« Les conditions respiratoires de l'embryon bouleversées, les liens qui retenaient le jeune être à une existence communiquée, brisés sans retour, les fonctions de la vie utérine remplacées par d'autres fonctions, qui n'auront elles-mêmes qu'un temps d'existence et de durée, quel spectacle! La mort n'est pas un deuxième état fœtal. Que fait l'enfant enveloppé dans les organes de sa mère? Il dort, il rêve la vie. Un pareil sommeil d'enveloppement et de recueillement n'est pas celui qui attend l'homme au sortir de l'existence terrestre. L'embryon plongé dans les limbes et le silence de la vie intra-utérine, sans mouvement, sans action extérieure qui révèle sa volonté, n'est pas une image exacte de l'état occulte auquel nous retournons dans la mort et qui précède la renaissance des choses. Cette suspension plus ou moins longue de l'activité humaine, ce changement de l'être redevenu invisible, n'est pas, comme nos sens pourraient nous le persuader, un anéantissement, c'est la limite intermédiaire des transformations de la vie. La mort étant l'embryogénie d'un nouvel ordre de choses, il s'ensuit que la mort n'est point un état hétéroclite auquel rien de connu, rien d'analogue ne nous ait déjà préparés : il y a, au contraire, dans toute existence, plusieurs décompositions et plusieurs recompositions de la vie[1] ».

1. *De la vie future*, par Alphonse Esquiros, librairie Phalanstérienne.

Pendant ses retours au monde invisible, l'homme saisit certains ensembles qui lui sont cachés sur la Terre. Lié aux choses de notre planète et par le passé et par l'avenir, il continue forcément à s'en occuper et, obéissant à des impulsions personnelles, car il jouit généralement d'une grande liberté, il se mêle aux événements humains petits ou grands et, suivant ce qu'il fut, il cherche à influencer, dans la mesure des moyens dont il dispose, soit le cercle étroit de la famille, soit les mouvements politiques ou les discussions savantes et parlementaires, même les conseils où se décide le sort des nations. Tel qui fut monarchiste, impérialiste, républicain, autoritaire ou socialiste, travaille au succès de ses idées, et d'autant plus passionnément qu'il sait revenir un jour et désire se préparer une place parmi les vivants, au centre de ses convictions et de ses illusions.

Il y a dans l'histoire des moments où les sociétés, prêtes à sombrer, sont sauvées par des moyens en apparence extraordinaires et imprévus; en réalité, ils ont été préparés par des invisibles travaillant, à tout prix, à empêcher de couler le navire sur lequel ils ont à revenir comme passagers.

Citons quelques exemples :

1° *Les croisades.* — Au moment où la France naissante se débattait sous la pression mortelle du joug féodal, un simple prêtre d'Amiens, Pierre l'Ermite, élève la voix; il appelle le monde chrétien au concile de Clermont, pour l'entraîner à la conquête d'une tombe vide; il veut affranchir la Terre-Sainte de la domination arabe, race bien supérieure pourtant à la sienne, à cette époque; à sa voix,

les masses entraînées s'ébranlent aux cris de : « Dieu le veut ! » Ni les désastres des bandes déjà conduites par *Gauthier Sans Avoir*, ni les difficultés de transport, ni les exigences de la vie matérielle, n'arrêtent cet élan ; ils partent sans ordre, sans discipline, se livrant aux plus grands excès, pillant et tuant partout sur leur passage, terrifiant par leur barbarie ces raffinés Comnènes dont ils finissent par renverser le trône. Les croisades se succèdent, les conquêtes se font ; Constantinople est pillée et prise par Baudoin, comte de Flandre ; les comtes de Lusignan fondent le royaume de Chypre, Godefroy de Bouillon devient roi de Jérusalem ; Édesse, Saint-Jean-d'Acre se couvrent de constructions féodales. Philippe Auguste, Richard Cœur de Lion laissent en Orient leur trace de grands routiers féroces et tueurs ; en un mot, c'est un fleuve qui coule de l'Europe sur l'Asie, grand déversoir des hordes féodales, qui, sans cela, eussent probablement détruit la France à son berceau.

Il est difficile de ne pas voir dans ce providentiel événement historique, assimilable à une émigration de barbares, une impulsion invisible, protectrice de l'avenir de la civilisation en France et de l'éclosion du monde moderne.

2° *La guerre de Cent Ans.* — La longue lutte de la France et de l'Angleterre, les désastres de la guerre de Cent Ans, Crécy, Poitiers, Azincourt, un monarque fou, des factions ardentes, une reine dénaturée signant la déchéance de la France, le monstrueux traité de Troyes donnant la couronne de France à Henri V d'Angleterre : voilà ce qu'était devenu l'empire de Charlemagne au commencement du xve siècle !

En 1422, Henri V meurt ; la même année, Charles VI quitte la terre ; un enfant, Henri VI, l'héritier des Lancastre, est proclamé roi de France et d'Angleterre ; en son nom le régent Bedfort gouverne presque toute la France, tandis que le dauphin, réduit à quelques provinces du centre de son royaume, est appelé avec dérision, par les Anglais, le roi de Bourges. Tout lui manque : intelligence, conseillers, finances, armées ; en un mot, la France vaincue, ruinée, trahie, occupée par l'étranger, semble destinée à mourir : déjà on peut compter les heures de son agonie !

A ce moment, une enfant, une humble bergère, éloignée du centre de la guerre, entend des voix. Ces voix lui révèlent que la patrie est en danger ; il lui faut, dit-elle, conduire « le gentil dauphin à Reims afin qu'il soit sacré », et « bouter l'Anglais hors de France ». Rien ne l'arrête, tout lui devient possible, ses voix la conduisent sûrement ; elle prend Orléans, sauve la patrie... Et ce génie tutélaire, méconnu de ceux qu'elle a sauvés, termine son admirable épopée sur le bûcher que lui allument l'Anglais et l'évêque français Cauchon, sans qu'une tentative soit faite pour l'arracher au martyre, sans qu'un seul cœur humain saigne de douleur en présence de ce supplice, une des grandes hontes de l'histoire.

Jeanne d'Arc ne peut s'expliquer sans l'intervention d'esprits désincarnés, veillant à ce que le Vaisseau de la France ne sombrât pas dans la tourmente où nul pilote ne se présentait pour le conduire.

3° *Le protestantisme en Angleterre.* — Si nous jetons maintenant les yeux sur le règne d'Henri VIII d'Angleterre, si nous observons ce caractère uniquement tissé de

perfidie et d'emportements passionnels, nous sommes frappés de l'écart considérable qui existe entre cette nature inintelligente et perverse et les résultats heureux qu'eut pour l'Angleterre son passage sur le trône. Ne pouvant arracher au pape une autorisation de divorce avec Catherine d'Aragon, il se retourne du côté de la religion réformée, et pour ce seul motif embrasse le protestantisme. Évidemment, dans ce cerveau borné, la pensée d'une évolution politique au moyen de la réforme ne pouvait naître, et pourtant là était le salut de l'Angleterre. L'idée de ce grand acte lui fut suggérée par la seule voix possible, celle de ses passions! Tel a été le point de départ de la prospérité anglaise et de sa stabilité politique : ceux qui avaient à revenir préparaient leur voie; sans cet événement, les grandeurs du règne d'Élisabeth n'eussent pas été possibles.

4° Citons enfin, pour terminer, l'immense coup de foudre qui s'appelle *la Révolution française de* 1789.

Rien dans l'histoire n'égale l'élan du monde français, renonçant à son édifice séculaire de privilèges, et accomplissant, sous l'action d'un cyclone moral invisible, la plus gigantesque destruction sociale. A ce moment, les nobles sentiments seuls étaient en jeu; la fraternité était dans presque tous les cœurs. Il ne tenait qu'à la royauté de rester populaire et respectée; sous son égide, la transformation sociale devenait possible sans luttes, sans déchirements.

Il n'en fut pas ainsi : la royauté, sous l'influence pernicieuse de la reine, devint traître à la patrie. Marie-Antoinette se fit l'instrument des rancunes de l'impératrice Marie-Thérèse. Une heure terrible sonna où la France,

debout, cria d'une voix formidable : « La patrie est en danger! » A ce moment on vit le spectacle admirable d'un patriotisme que nul patriotisme ne dépassera! Cette nation française en route pour la civilisation sentit bouillonner en elle les vertiges de la défaite et de l'asservissement; elle ne voulut plus entendre que ces mots : « Patrie et Liberté! A la frontière! » Et les Français, à peine vêtus, se ruaient sur les brillants régiments de l'Autriche et de la Prusse; et ces régiments reculaient.

A l'intérieur, tout ce qui pouvait rappeler la monarchie était, dans un élan passionné facile à comprendre si l'on en détermine les causes, voué à la mort! Et qu'on ne s'y trompe pas, les conquêtes du premier Empire ne furent que la suite de cette impulsion extraordinaire du patriotisme français se défendant contre l'invasion.

Aujourd'hui le fleuve est rentré dans son lit : seuls les excès de la monarchie l'avaient fait déborder. Mais, ce que nous appelons Révolution, c'est-à-dire progrès, n'en continue pas moins sa route, car le progrès est une loi, l'étude de l'histoire nous le démontre, et, cette loi, ni les gouvernements ni les peuples ne peuvent l'abroger.

Cette loi n'est pas toujours une loi pacifique. Le progrès n'est pas un roi fainéant qui s'avance, souriant et calme, au milieu des acclamations de ses sujets; c'est, comme le disait M. le sénateur Dide dans une de ses conférences, un soldat qui, l'épée à la main, s'ouvre un passage à travers les rangs ennemis.

Il peut apparaître parfois un homme du destin; mais si on l'étudie, on remarque qu'il avait toujours une mission destructive; son passage effectué, la liberté reprend ses